Ami du Clergé du 8 septembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Michel. — I. Le Prince de la milice céleste, 481.
Pour la première fête de la Maternité divine de Marie. — L'opportunité de cette fête, 483.
Sur les Epitres du dimanche. — XLVI. *19e Dim. après la Pentecôte :* Le nouvel homme, 485. — XLVII. *20e Dimanche :* La sagesse, 487.
Pour la rentrée des étudiants. — Etude et prière, 489.
Pour l'érection d'une Confrérie du Rosaire. — La dévotion au Saint Rosaire, 491.
Pour une Profession religieuse. — La charité que doit avoir la religieuse, 493.
Aux Enfants de Marie. — LXXXI. La couronne du ciel, 495. — LXXXII. Les prières de l'Evangile, 496.

POUR LA FÊTE DE S. MICHEL

(29 septembre)

I

LE PRINCE DE LA MILICE CÉLESTE

Mes frères,

Des trois seuls anges dont nous connaissons les noms sur l'innombrable multitude qu'ils composent ; S. Michel, S. Gabriel, S. Raphaël, encore que tous les trois aient leur fête spéciale inscrite au calendrier de l'Eglise, S. Michel est assurément le plus connu et le plus populaire. Il a donné son nom à plusieurs contrées, comme s'il était une célébrité de notre monde ; sa statue se dresse sur la pointe de nos clochers ou, comme en Belgique par exemple, au sommet des monuments publics ; son image est partout reproduite : sur les anciennes monnaies, sur les blasons de famille, sur les insignes des vieilles corporations. On ne compte plus les titres de noblesse qu'il s'est acquis au service de Dieu et au service des hommes : S. Michel, prince de la milice céleste, héraut et champion des droits de Dieu, antagoniste de Satan, chevalier de Notre-Dame, ange gardien de l'Eglise, défenseur de la France, ange de la bonne mort, ange de la paix, etc...

Le premier en date de ces titres, celui qui nous révèle sa grandeur parmi les créatures de Dieu, celui dont découlent plus ou moins immédiatement son rôle et ses gloires, c'est qu'il est le prince de la milice céleste. C'est par là qu'il faut commencer de célébrer son nom et de raconter son histoire. Quand nous aurons rappelé ce que nous enseigne la foi sur cette milice céleste, quand nous aurons vu S. Michel à la tête de cette multitude d'esprits bienheureux, alors nous pourrons nous faire une idée de sa grandeur ou de sa place dans la hiérarchie du monde et concevoir aussi une plus grande confiance en sa mission providentielle sur nous.

I

Par besoin religieux et par dernier reste d'une tradition déformée, tous les peuples croient aux esprits, encore que cette croyance soit entachée le plus souvent de nombreuses erreurs.

Ces esprits s'appellent de leur vrai nom, dans notre dogme catholique, les anges.

Nous ne pouvons douter de leur existence.

Ils apparaissent tout le long de l'Histoire Sainte et dans l'histoire de Notre-Seigneur.

Depuis notre petite enfance, alors que nous apprenions l'Histoire Sainte, nous avons gardé dans notre souvenir, avec l'image qui l'illustrait, l'apparition de l'ange du Paradis terrestre, armé d'une épée flamboyante, qui chasse Adam et Eve coupables et garde l'entrée du jardin (Gen., III, 24). Nous revoyons sur l'échelle de Jacob, qui va de la terre aux cieux, descendre et remonter une multitude d'anges (Gen., XXVIII, 12) ; nous savons l'histoire du jeune Tobie, que nous écoutions alors avec autant d'intérêt que les contes les plus merveilleux.

Et dans la vie de Notre-Seigneur, qui nous est encore plus familière et qu'entretient chez nous la lecture de l'Evangile, les anges aussi jouent leur rôle : un ange vient annoncer à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur (Luc, I, 16) ; des anges fêtent dans le ciel de Bethléem la naissance du Messie (Luc, II, 13) ; des anges encore se tiennent dans le sépulcre, qui expliquent aux saintes femmes pourquoi le tombeau est vide : Jésus est ressuscité comme il l'avait prédit (Math., XXVIII, 5 6).

Ces anges apparaissent à l'homme et l'homme se les représente sous les traits de beaux adolescents, vêtus de longues robes blanches, munis d'une paire d'ailes qui leur permet de s'élancer à leur gré à travers les espaces, comme les oiseaux du ciel. Mais nous savons bien que ce sont là des créations de notre imagination pour aider notre esprit à se figurer sous des traits sensibles leur force, leur pureté, leur agilité. Car ces anges sont de purs esprits, c'est-à-dire des êtres sans corps ni quoi que ce soit de matériel qui les manifeste à nous.

Et parce que ce sont des êtres tout spirituels, il est évident qu'ils sont au-dessus de nous dans la hiérarchie des êtres, doués d'une volonté, d'une capacité bien supérieures aux nôtres, plus proches de Dieu que toutes les autres créatures à cause de leur nature toute spirituelle qui les assimile davantage à Dieu leur Créateur et Maître.

Ainsi ils sont au sommet de toutes les merveilles sorties de la main de Dieu au jour de la création. Quelques cris d'admiration qu'arrache aux savants l'étude des différents règnes de la nature et surtout l'étude de l'homme, de son corps et de son âme, le monde des anges est encore plus admirable. Ce ne sont pas des génies de l'air, des forêts et des eaux, à qui tout est possible comme à

des demi-dieux, ainsi que se l'imaginent les fétichistes de l'Afrique; mais enfin ce sont des créatures supérieures à nous, dont Dieu a fait ses ministres, ses ambassadeurs, ses gouverneurs dans notre monde visible qu'ils dominent, dans la dépendance de Dieu évidemment, de toute la puissance de leur nature entièrement spirituelle.

Ils sont ainsi des myriades et des milliers de milliers, comme le déclare S. Jean (Ap., v, 11; cf. Daniel, VII, 10). Chacun d'eux forme un monde à part aux aspects plus divers et plus nouveaux que deux continents opposés. A chacun Dieu a confié une mission dans le gouvernement du monde pour la défense des peuples ou des cités, à la garde de tous les hommes qui ont peuplé, qui peuplent ou peupleront la terre.

II

C'est à cette armée innombrable, uniquement composée de troupes d'élite, les neuf chœurs des anges, que préside S. Michel. Son nom l'indique : il est le prince de la milice céleste. Et qu'il ait un tel grade, le plus haut, à la tête d'une pareille multitude, voilà bien qui est assez révélateur de ses grandeurs et de sa gloire.

Il est dans le ciel une hiérarchie d'anges qu'on appelle les Principautés, les Archanges, les Anges, et qui forme au service de Dieu une sorte de garde mobile, toujours prête à exécuter ses ordres. Ils sont comme les *missi dominici* du début de notre histoire, les envoyés du Seigneur auprès des individus et des peuples. Mais quand il s'agit d'une grande mission, comme par exemple pour la mission nationale et catholique de Jeanne d'Arc, c'est S. Michel que Dieu délègue en personne et c'est toujours par lui qu'il fait passer ses ordres.

Il existe encore au ciel une deuxième hiérarchie d'anges qu'on appelle les Dominations, les Vertus, les Puissances, et qui sont préposés au gouvernement du monde. Ils y font régner cet ordre, cette harmonie, cet équilibre dont s'émerveille l'esprit des savants et que la mythologie antique attribuait aux génies et aux dieux. Mais quand il faut rétablir l'ordre dans le monde spirituel des anges débandés par Lucifer, c'est S. Michel qui lance la proclamation fameuse qui rallie tous les fidèles : *Quis ut Deus ?*

Il y a enfin au ciel une suprême hiérarchie d'anges qu'on appelle les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, qui composent la cour royale de Dieu, Créateur et Souverain Seigneur de toutes choses. Leur rôle est de contempler, d'aimer, d'adorer spécialement ce Dieu dont toute la création visible et invisible a pour premier devoir de chanter la gloire : Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Et S. Michel, le plus beau des Séraphins, mène ce chœur d'adorateurs, lui qui est du nombre des sept esprits qui se tiennent toujours devant le trône de Dieu, comme nous le rappelle l'Epître de la messe de S. Michel, d'après la vision de l'Apocalypse de l'Apôtre S. Jean (Ap., IV, 5).

Ainsi S. Michel préside à tous les chœurs et à toutes les hiérarchies angéliques. Aucun de leurs rôles qu'il ne puisse remplir et qu'il ne remplisse dans les circonstances extraordinaires de façon suréminente. Il les préside, non pas comme un égal préside une oligarchie dont il est le représentant et le mandataire officiel, mais comme un chef à la tête d'une hiérarchie : il est le prince de la milice céleste.

En un mot, il est la merveille de ce monde spirituel, le plus beau que Dieu ait créé. Après Dieu et en dehors de privilèges particuliers librement accordés par le Créateur, aucune intelligence créée n'égale l'acuité de son intelligence, aucune volonté ne possède aussi parfaitement la maîtrise d'elle-même, aucune force ne peut se mesurer avec la sienne. Par ses dons de nature, abstraction faite des dons de grâce qui sont plus grands en Marie et peut être en d'autres saints, il est l'image la plus ressemblante du Créateur, la face de Dieu, comme le nomme l'Ecriture : *Facies mea præcedet vos.* (Ex., XXXIII, 14).

* *

On dit que de nos jours le spiritisme a envahi toutes les régions du monde. Ils seraient légion, ceux que tente la curiosité d'entrer en relation avec les esprits par le moyen des tables tournantes et parlantes, avec ou sans le recours aux *médiums*. L'Eglise a dû intervenir pour défendre à tout fidèle « de prendre part... à des entretiens ou à des manifestations spirites, présentant même une apparence honnête ou pieuse, soit qu'on interroge les âmes ou les esprits, soit qu'on écoute les réponses faites, soit qu'on se contente d'observer, alors même qu'on protesterait tacitement ou expressément que l'on ne veut avoir aucune relation avec les esprits mauvais. » (Décret du St-Office, 24 avril 1927).

Une fois encore se vérifie la grande loi que nous constatons tout au cours de l'histoire religieuse des peuples : il n'y a pas plus crédule que l'incrédule. Que voulez-vous ? L'homme est un animal religieux. Enlevez lui la religion, il cherchera naturellement un dérivatif dans la superstition.

Et c'est bien le caractère que présente le spiritisme : celui d'une contrefaçon d'une manifestation religieuse. A la dévotion aux saints anges, c'est-à-dire aux relations intérieures et spirituelles avec les esprits qui sont les anges, dévotion que l'Eglise nous recommande et qui fait partie de nos besoins religieux dans l'économie surnaturelle de notre sanctification, le spiritisme substitue les relations extérieures et sensibles avec les esprits ou les âmes de nos morts, pratique que l'Eglise a toujours condamnée. C'est une nécromancie, décantée comme il convient à notre siècle orgueilleux, mais non plus le culte des véritables esprits.

La fête de S Michel nous rappelle d'abord le dogme catholique authentique, autrement radieux et consolant, de l'existence et de la mission des

anges : car le premier titre de S. Michel à notre culte, c'est qu'il est le premier d'entre eux. Remettons-lui avec confiance nos intérêts, dont Dieu a voulu que lui et ses anges fussent les gérants pour le compte de sa Providence paternelle. Ainsi soit-il.

POUR LA PREMIÈRE FÊTE DE LA MATERNITÉ DIVINE DE MARIE

(11 octobre)

L'OPPORTUNITÉ DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Le calendrier marial enregistre une nouvelle fête. Le 11 octobre prochain, la Maternité divine de Marie prend place officiellement dans la liturgie de l'Eglise. Ce fut le souvenir dont le pape Pie XI voulut marquer la célébration du XV^{e} centenaire du concile d'Ephèse, qui avait proclamé le dogme de la *Théotokos*, de la *Mère de Dieu :* « Nous désirons qu'à cette fête centenaire se rattache un souvenir liturgique qui contribuera à développer parmi le clergé et les fidèles la dévotion à la souveraine Mère de Dieu. Nous avons donc ordonné à la S. C. des Rites sacrés d'éditer un office et une messe de la Maternité divine que l'Eglise universelle célébrera [1]. »

La piété de quelques-uns s'étonnera peut-être qu'il ait fallu attendre dix-neuf siècles pour l'institution d'une fête que son vocable même semblait destiner à prendre place parmi les premières et même la première dans les solennités liturgiques du culte catholique. A l'opposé, d'autres diront peut-être ou du moins penseront, surtout à l'idée de ces additions répétées au Missel et au Bréviaire : « Encore un nouvel office ! »

Au moment de célébrer pour la première fois cette fête de la Maternité divine de la Vierge, ce sera déblayer le terrain, faciliter nos dispositions de piété, que de répondre à ces deux questions :

Pourquoi n'avions-nous pas encore de fête de la Maternité divine ;

Pourquoi introduire aujourd'hui cette nouvelle fête.

I

Historiquement, à l'origine de nos fêtes liturgiques, il y a un fait, un événement : un mystère de la vie de Notre-Seigneur ou de la T. S. Vierge, le martyre des témoins du Christ, la mort des saints, qui est leur entrée dans la vie : *dies natalis.*

La Maternité divine de Marie représente d'abord une vérité révélée, un dogme catholique. La question de l'institution d'une fête spéciale sous ce titre ne se posait donc pas, alors que de la Nativité à l'Assomption, le martyrologe égrenait déjà tout le chapelet des mystères terrestres de la Bienheureuse Vierge.

Ou, si l'on veut, la question était implicitement résolue par l'existence de la fête de Noël, qui commémore, avec la naissance de Jésus, la Maternité de Marie. Et la preuve, c'est que l'oraison de la nouvelle messe de la Maternité divine de Marie reproduit celle même que l'Eglise adresse à la Sainte Vierge depuis des siècles à l'approche de Noël, pendant la période de l'Avent : « O Dieu qui avez voulu que votre Verbe prît un corps dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, au moment où l'ange lui annonça ce mystère, accordez à nos prières qu'en honorant celle que nous croyons être véritablement Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Ainsi la fête existait, non pas sous un vocable spécial, mais, suivant la constitution du calendrier liturgique, dans la célébration du mystère qui met au front de Marie la gloire de la Maternité divine.

Il faut ajouter que tous les autres mystères de la vie de la Sainte Vierge s'ordonnent vers sa Maternité divine : ils en sont la préparation, comme l'Immaculée-Conception, la Nativité, le Saint Nom de Marie, l'Annonciation, ou le prolongement, comme la Purification, Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'Assomption. Même les titres de Notre-Dame de Lourdes, de Secours des chrétiens, de Notre-Dame du Mont-Carmel, etc., dépendent de cette Maternité divine : les manifestations qu'ils commémorent sont le rayonnement de la médiation universelle de Marie au ciel, médiation qui est l'aboutissement de sa vocation de Mère de Dieu. Pour qui comprend la liturgie, les fêtes mariales composent une véritable illustration du dogme de la Maternité divine, dont Noël est le tableau central.

Et par ce procédé l'Eglise met de manière plus humaine les vérités de foi à la portée des fidèles qui atteignent les mystères de la religion dans leur réalisation et surtout dans leurs manifestations mieux que dans l'abstraction nue d'une formule dogmatique.

Il serait très curieux de rapprocher ici l'institution de la fête de la T. S. Trinité et celle de la Maternité de Marie. Dans le cycle du culte divin, le mystère de la Sainte Trinité tient la place de la Maternité de Marie dans le cycle des fêtes mariales. Tous les deux sont au centre.

« Tous les hommages que la liturgie rend à Dieu, notait Dom Guéranger [1], ont pour objet la divine Trinité. Les temps sont à elle comme l'éternité ; elle est le dernier terme de notre religion tout entière. Chaque jour, chaque heure lui appartient. Les fêtes instituées en commémoration des mystères de notre salut aboutissent toujours à elle... Quant à l'office divin du dimanche, en particulier, il fournit chaque semaine l'expression spécialement formulée de l'adoration et du service envers ce mystère, fondement de tous les autres et source de toute grâce. »

Pareillement, ainsi que le reprenait le pape Pie XI, après tout l'enseignement catholique, dans

[1] Encycl. *Lux veritatis*, 25 déc. 1931.

[1] *La fête de la Très Sainte Trinité.*

l'encyclique *Lux Veritatis*, « c'est de ce dogme de la Maternité divine, comme d'une mystérieuse source vive, que découlent la grâce spéciale de Marie et sa suprême dignité après Dieu. »

Et pourtant, malgré les pratiques antérieures de quelques Eglises particulières ou de certains Ordres, il faudra attendre le XIVe siècle pour voir le pape Jean XXII étendre à l'Eglise universelle la fête de la T. S. Trinité.

Pour les mêmes raisons, voici que se produit seulement au XXe siècle, sous le Pontificat de Pie XI, le même phénomène liturgique pour la Maternité divine.

On aurait donc tort de croire en défaut la piété de l'Eglise catholique. Avant la lettre, elle fêtait dans sa liturgie la Maternité divine de Marie, au jour même de cette Maternité, en la fête de la naissance de Notre Seigneur. Et si elle ne possédait pas encore de solennité spéciale sous ce vocable, c'est justement que toutes les autres fêtes mariales s'y rattachent et la commentent. Les fidèles qu'elle a mission d'enseigner et de guider dans l'expression de leur culte, pouvaient, dans le déroulement de ces fêtes, s'associer aux hommages qu'elle rendait à la *Théotokos*, la Mère de Dieu.

II

Mais alors la seconde question se pose : Pourquoi l'Eglise assigne-t-elle maintenant un jour déterminé dans l'année, le 11 octobre, pour offrir un hommage solennel spécial à la Maternité divine de Marie, alors que toutes nos vénérations, toutes nos prières, toutes nos actions de grâces des autres fêtes mariales montent en définitive vers la Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis...?* Pourquoi cette nouvelle fête de la Maternité divine de Marie ?

Dans sa brièveté même, la parole du Souverain Pontife nous en livre le motif assez clair : « Nous désirons qu'à cette fête centenaire [du concile d'Ephèse] se rattache un souvenir liturgique qui contribuera à développer parmi le clergé et les fidèles la dévotion envers la souveraine Mère de Dieu. »

Il semble que le regard du Chef de l'Eglise se soit dirigé successivement vers le passé et vers l'avenir.

Après tout ce qu'on a écrit l'année dernière sur le concile d'Ephèse, il ne convient pas de répéter. Notons pourtant, suivant les grandes lignes de l'encyclique *Lux Veritatis*, qu'Ephèse marque un tournant historique dans l'évolution du dogme et de la discipline : il affirme la primauté romaine, il proclame le dogme de l'union hypostatique : de l'union des deux natures divine et humaine dans la même et unique personne du Christ ; il définit la Maternité divine de Marie. Rome et l'univers catholique ont échelonné sur toute la durée d'une année les manifestations solennelles en souvenir de cette grande date.

Mais la vie bat aujourd'hui à un rythme si précipité ! Ces fêtes prolongées ne risquaient-elles pas de prendre fin sans écho dans les âmes vite remplies d'autres pensées ? Les enseignements qui s'en dégageaient et que le Souverain Pontife avait tirés lui-même sur la fin de son encyclique s'évanouiraient donc pareillement dans l'oubli des fêtes centenaires.

Alors le pape a voulu en quelque sorte prolonger indéfiniment le célébration de l'anniversaire d'Ephèse dans un office qui en serait comme le mémorial. « Nous désirons qu'à cette fête centenaire se rattache un souvenir liturgique... » Et ce sera si bien son mémorial que des extraits de l'encyclique du Souverain Pontife sur l'occasion et les raisons de la nouvelle fête prendront place dans cet office [1]. Quand le prêtre les relira dans son Bréviaire, sa mémoire lui remettra sous les yeux cette belle page d'histoire qu'il apprenait au Séminaire et dont le récit lui communiquait pour la Vierge et pour le pape les enthousiasmes magnifiques de la population d'Ephèse.

Et le regard de Pie XI s'est porté ensuite sur l'avenir, avec l'espoir que cette fête nouvelle « contribuera à développer parmi le clergé et les fidèles la dévotion envers la souveraine Mère de Dieu. »

Certes, elle est profondément enracinée dans le cœur catholique, la dévotion à la Sainte Vierge. Ses autels, ses sanctuaires, ses pèlerinages ont toujours des clients et souvent des foules. Chaque numéro de la revue *Notre-Dame*, par ses informations, ses chroniques, ses notes historiques, nous donne assez l'impression que toute manifestation mariale a d'emblée la sympathie du public chrétien et même soulève l'enthousiasme des foules.

De ce développement du culte marial la gloire revient d'abord à l'Eglise, qui a multiplié au cours de l'année les fêtes en l'honneur de Marie, commémoré tous les mystères de son existence. Mais il ne faut pas s'étonner que cette invitation de l'Eglise enseignante ait trouvé un accueil aussi chaleureux dans l'Eglise enseignée. Tant de faveurs, de miracles et de grâces ont été obtenus si manifestement par l'intercession de la Sainte Vierge, que le peuple se serait porté de lui-même vers la Madone sans y être convié.

Mais justement il y a peut-être danger que la masse, plus ignorante aujourd'hui au point de vue religieux, s'égare dans sa dévotion et n'aperçoive plus en Marie qu'une Vierge Providence, sans plus se souvenir de son ineffable grandeur. Et l'heure semble bien venue pour la liturgie de faire en quelque sorte la synthèse de toutes les fêtes mariales qui jalonnent l'année en les rattachant à la prérogative de la Maternité divine, fondement de toutes les gloires de la Vierge. Car si cette Maternité divine reçoit déjà, comme nous l'avons dit, sa glorification dans les solennités de Noël, il faut bien reconnaître pourtant, si inséparable qu'elle soit de la naissance du Sauveur, qu'elle n'est qu'au second plan des pensées des fidèles, toutes concentrées autour de nos crèches sur le berceau de Jésus.

[1] Leçons du IIe Nocturne

La piété mariale, ainsi que toute piété, demande comme condition primordiale d'être une piété éclairée. C'est à la foi de la diriger dans ses inspirations et ses manifestations. « *Premièrement*, écrit le Bienh. de Montfort, la vraie dévotion à la Sainte Vierge est intérieure, c'est-à-dire qu'elle part de l'esprit et du cœur : elle vient de l'estime qu'on fait de la Sainte Vierge, de la haute idée qu'on s'est formée de ses grandeurs et de l'amour qu'on lui porte [1]. »

Et si l'accent mis sur le dogme de la Maternité divine par l'institution de la fête du 11 octobre va au devant d'un besoin de la masse trop ignorante de sa religion, il faut dire aussi qu'elle répond aux aspirations de l'élite avide d'alimenter sa dévotion aux dogmes générateurs de la piété.

Nous avons donc tout lieu d'espérer avec le pape que cette fête « contribuera à développer parmi le clergé et les fidèles la dévotion envers la souveraine Mère de Dieu. »

* *

Nous lisons souvent sur les journaux catholiques le récit du solennel couronnement d'une de nos Madones vénérées, hier celui de Notre-Dame d'Espérance, à Cannes, et celui de Notre-Dame de Bon-Secours, à Nantes. La piété locale y va de toute son âme. Rues pavoisées, interminable cortège, foule répandue dans la ville : on voit bien que toute la population communie à la pensée qui a suscité et préparé ce couronnement.

Aujourd'hui que l'Eglise vient de mettre dans sa liturgie un nouveau diadème et le plus beau au front de notre Mère, que tout l'univers catholique réponde avec le même enthousiasme à l'initiative de son chef ! Quelques jours auparavant, nous aurons noué en gerbes les roses mystiques du Rosaire de Marie, le souvenir de ses mystères joyeux, douloureux et glorieux. Tous leurs parfums assemblés monteront ainsi vers le mystère qui les domine tous, celui de la Maternité divine de la Bienh. Vierge Marie. Ainsi soit-il.

[1] *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, n° 106.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XLVI

19e Dimanche après la Pentecôte

LE NOUVEL HOMME

Mes frères,

C'est une vérité, hélas ! trop certaine, que notre nature est profondément déchue. Nous avions, dans le plan primitif de la Providence, été destinés à servir Dieu, dès cette terre, dans le bonheur d'une situation privilégiée. Une première fois, et sans qu'il y eût alors de notre faute personnelle, la rébellion initiale de nos premiers parents nous a réduits à une condition diminuée et a relâché les liens qui auraient dû nous unir à Dieu.

Mais ne rejetons pas toute la responsabilité de notre dégradation et de notre misère présentes sur ceux qui ont péché à l'origine. Nos fautes individuelles ont fortement aggravé notre état, et, celles-là, nous sommes bien forcés de reconnaître que nous ne pouvons les imputer à personne autre qu'à nous-mêmes, puisque c'est bien nous qui, délibérément, les avons consenties.

I

Le résultat de tout cela, c'est que nous nous détournons de plus en plus de Dieu, qui est pourtant notre but et notre fin suprême ; l'homme qui s'abandonne à ses inclinations est destiné à rouler sur la pente du mal.

Mais cette perspective n'est point inéluctable. Le baptême et la grâce du Christ nous fournissent la possibilité de transformer l'intérieur de notre âme et de nous renouveler en vue des espérances que nous voyons déjà briller dans les cieux. Créés à l'image de Dieu, nous avons eu le grave tort de laisser se déformer en nous cette merveilleuse ressemblance. Pour réparer un si grand malheur, il nous faut d'abord faire disparaître les difformités morales qui nous rendent hideux aux regards clairvoyants du Seigneur.

Il faut encore nous rétablir dans la pureté de notre forme primitive, alors que nous étions innocents et que Dieu ne trouvait rien en nous qui lui déplût. Il faut dépouiller le vieil homme, l'homme charnel, accablé de vices et d'habitudes néfastes, et lui substituer un homme nouveau qui agira uniquement selon les lois de la justice, en s'élevant sans cesse vers plus de sainteté.

Dans leur signification stricte et proprement théologique, justice et sainteté sont deux termes semblables. Ils indiquent l'un et l'autre l'état de celui qui n'a plus ni péché ni attache au péché et qui, par conséquent, est en droit de prétendre au bonheur du paradis. Toutefois, dans le langage courant, on est assez porté à établir entre ces deux termes une distinction éminemment pratique. On considère plutôt la justice proprement dite comme une situation négative, c'est-à-dire comme la condition d'un homme qui n'est pas en état de péché mortel, tandis que l'on réserve de préférence l'expression de « sainteté » au mortel qui, d'une manière plus positive, s'efforce d'avancer sans cesse vers un degré plus élevé d'idéal.

Si vous lisez les Saintes Ecritures, vous y verrez que les triomphateurs du royaume des cieux sont indifféremment appelés justes ou saints. Si vous parlez des personnes pieuses qui vous entourent, vous reconnaîtrez en la plupart d'entre elles, autant qu'on puisse juger d'après les apparences extérieures qui trompent si souvent, les caractéristiques d'une justice ordinaire, et ce ne sera qu'à propos de certaines âmes plus hautes que vous emploierez le mot de sainteté.

Sans discuter le bien-fondé de cette distinction, toute relative d'ailleurs, acceptons-la provisoirement comme l'usage vulgaire nous la propose. Elle a l'avantage, en effet, de bien indiquer les deux efforts que nous avons à accomplir pour de-

venir des hommes nouveaux : d'abord le travail de dépouillement et de purification, — puis la progression incessante dans la pratique de toutes les vertus. Tel est, en effet, le terme où tous nous devons tendre : une régénération totale qui nous rendra l'innocence et une acquisition de grâces surnaturelles qui nous permettront de parvenir à un degré supérieur de mérites et de gloire, avec l'aide et sous la bénédiction du bon Dieu.

II

Une telle œuvre, vous le comprenez, ne saurait être ni le travail d'un seul jour, ni même une entreprise passagère. Pour aboutir à son terme, elle ne doit ni se contenter de succès partiels, ni être arrêtée avant son couronnement. Elle remplira donc toute notre vie, en intensité comme en durée, car c'est pour l'accomplir que le Seigneur nous a placés sur la terre. Mais si le programme est unique, les moyens de le réaliser varient infiniment, suivant le point d'où l'on part et les difficultés que l'on rencontre. Le malheureux qui pendant vingt ans, cinquante ans peut-être, se sera adonné à toutes sortes de passions et de voluptés éprouvera beaucoup plus de peine à redevenir droit et pur que le premier communiant qui, dès le jour de son union à Jésus, aura su se garder du péché et se dévouer toujours davantage au service de Dieu.

Est-ce à dire que le premier devra se décourager ? Bien loin de là. Il reconnaîtra que ce sont ses propres erreurs qui ont dressé devant lui des obstacles supplémentaires et, en expiation de ses fautes anciennes, il s'efforcera persévéramment de repousser les ennemis qu'il avait eu le tort d'introduire lui-même dans la place. L'entreprise de la sanctification peut aussi demander plus ou moins de temps, suivant les circonstances. Si quelqu'un a trouvé place au milieu d'occasions périlleuses dont il lui est impossible de s'affranchir, ou s'il est empêtré dans d'importants soucis d'affaires, il est probable que, d'une façon générale au moins, il mettra plus de temps à former en lui l'homme nouveau que le novice enfermé dans une Chartreuse et préservé ainsi, par son libre consentement, d'une multitude de tentations.

Dans les deux cas, d'ailleurs, il faut se souvenir que notre transfiguration intime doit se continuer et se perfectionner jusqu'à l'instant de notre dernier soupir. Il serait extrêmement dangereux de se contenter d'un résultat médiocre. Ne dites pas : « Maintenant que je suis affranchi habituellement du péché mortel, je puis me reposer et être tranquille. » Un vieil axiome, sage comme la plupart des proverbes, affirme que « quiconque n'avance pas recule. » Cela est vrai à propos de presque toutes les choses humaines ; cela se vérifie surtout lorsqu'il s'agit de notre salut. C'est qu'en effet la Providence a voulu, pour notre bien, que les dangers et les épreuves nous suivent durant tout le long de notre existence.

Il y aurait une présomption coupable à se croire dispensé de la vigilance parce que l'on a remporté quelques premiers triomphes. L'adversaire ne désarme jamais. Il pourra, par tactique, se tenir en repos pendant un certain temps, pour nous endormir dans une sécurité fallacieuse. Mais, brusquement, un jour où nous ne serons plus sur nos gardes, il nous assaillera à l'improviste et nous terrassera avant même que nous ayons le loisir de nous rendre compte de la situation et de préparer notre défense. Ne nous arrêtons donc jamais : chaque fois que nous aurons gravi un échelon, envisageons l'échelon supérieur. Sans doute, il ne faut pas vouloir aller trop vite et chercher à atteindre du premier coup aux sommets les plus sublimes. Mais il ne faut pas non plus rester stationnaire, sous peine d'être ramené insensiblement à son point de départ.

Notons enfin que la transformation en l'homme nouveau exige la mise en action de toutes les vertus. La foi éclaire le but et surnaturalise l'œuvre entière ; l'espérance nous soutient et centuple nos énergies ; la charité nous embrase d'une ardeur sainte et nous rend tout facile, même les essais les plus pénibles. La prudence, à son tour, règle l'ordre de nos efforts ; la justice nous apprend à reconnaître ce qui est vraiment bien ; la force nous anime ; la tempérance, qui est une des formes de la sagesse, nous fait agir avec une modération expérimentée. Ainsi, sous tant d'influences bénies, l'homme de bonne volonté s'épure et se régénère peu à peu, jusqu'au moment où les anges du Seigneur viennent cueillir son âme rénovée pour la présenter au bon Dieu.

III

Afin de mieux nous pénétrer des méthodes à suivre pour devenir un nouvel homme, conforme aux désirs du Tout-Puissant, l'apôtre S. Paul n'a pas dédaigné de nous proposer quelques exemples. Ils sont aussi clairs que pratiques.

Ainsi, il nous recommande de nous débarrasser du mensonge. Il faut bien avouer que le mensonge est une tendance très familière à l'homme, depuis que celui-ci est tombé sous le joug de Satan, le père de la fausseté et de l'erreur. Il sert d'ailleurs trop souvent à éviter les conséquences désagréables des fautes et des imprudences, quand il n'est pas utilisé pour abattre des rivaux ou nuire à des ennemis. Mais précisément tout cela est mauvais. Le Seigneur, vérité vivante, ne peut admettre de tels procédés qui le blessent et qui, maintes fois, sont préjudiciables à nos frères.

Nous ne formons qu'un corps mystique, appelé l'Eglise, et dont le chef est Notre-Seigneur. Ainsi solidaires, divinement, les uns des autres, c'est à nous-mêmes que nous faisons du mal lorsque nous trompons ceux que le sacrifice de Jésus a intimement unis à nous. Un tel vice est incompatible avec notre privilège d'enfants de Dieu.

La colère, à son tour, nous est indiquée comme un écueil. Sans doute, en présence de certaines iniquités, de certaines calomnies, de certaines actions abominables, nous nous sentons soulevés d'une indignation qui n'est pas toujours interdite,

qui peut même être excellente lorsqu'elle est motivée par le zèle de la gloire de Dieu. Mais il importe de contrôler cette première impulsion, afin qu'elle ne soit jamais l'effet d'une passion purement humaine. La colère offre cet inconvénient de nous arracher à nous-mêmes, de nous faire accomplir des gestes aussi blâmables qu'inconsidérés. Sachons donc nous contenir dans les limites raisonnables. Si nous avons parfois le droit, et même quelquefois le devoir de nous fâcher pour réprimer des transgressions, que cela se fasse d'une manière raisonnable, pondérée, en vue seulement du bien qui doit se produire. Et surtout, apprenons à pardonner aussitôt que possible et à ne pas conserver en nos cœurs ce levain de la rancune qui ne saurait être bon pour réaliser les desseins de l'Eternel.

En termes plus voilés, l'Apôtre nous met en éveil contre les voluptés illicites : « Ne donnez point accès au démon. » Et de fait, celui-ci, qui ne cherche qu'à nous séduire, est attentif à profiter des moindres occasions qui se présentent. N'attendons pas que ses sollicitations se fassent plus pressantes ; n'allons pas jusqu'à ce point extrême où, incontestablement, commence la faute mortelle. Dès que le trouble nous envahit, dès que nous en venons à douter de la légitimité d'un acte, réagissons pour ne plus retomber sous l'esclavage de la chair.

Voici maintenant stigmatisé le vol, qui ne comprend pas seulement le larcin proprement dit, tel que le sanctionnent les tribunaux civils, mais tout ce qui lèse la personne, les propriétés, la réputation d'autrui. N'est-il pas plus noble et plus agréable de gagner son pain au prix d'un honorable labeur, plutôt que de s'emparer indûment de la part que le Maître n'a pas voulu nous donner et qu'il a réservée à certains autres ? Le travail, d'ailleurs, est un excellent préservatif contre les tentations les plus diverses. Et, si nous l'acceptons pour accomplir la volonté divine, il devient source de sainteté.

On pourrait prolonger longtemps encore cette énumération. Mais nous en avons déjà assez dit pour indiquer comment il faut refondre en nous la nature humaine pervertie et lui substituer une humanité sanctifiée. Délivrons-nous de nos humiliantes chaînes, tendons de toutes nos forces à acquérir chaque jour un degré plus haut de vertu. Persévérons dans cette résolution ferme, toujours et partout, sans défaillances, afin de devenir ce que le bon Maître désire que nous soyons, c'est-à-dire des chrétiens parfaits.

XLVII

20e Dimanche après la Pentecôte

LA SAGESSE

Mes frères,

Ce n'est pas médire de son prochain que de constater que les hommes ne se servent que très peu de leur raison pour agir. N'est-il pas vrai que, bien souvent, chacun se laisse emporter par sa fantaisie du moment ou par la passion qui domine sa vie ? Prenez l'ambitieux : il acceptera les pires humiliations, il consentira aux plus serviles platitudes afin de saisir le pouvoir ou les faveurs qui flattent son orgueil. Regardez l'avare : il se privera de tout pour remplir son coffre-fort. Demandez au débauché pourquoi il compromet son salut, son honneur et sa santé : c'est parce qu'il est dominé par un instinct tyrannique.

I

Ainsi malheureusement va le monde. A qui la considère froidement et philosophiquement, la race humaine doit paraître insensée, tellement elle se rue à la poursuite de faux bonheurs qui s'évanouissent à mesure qu'on s'en rapproche et ne satisfont jamais les cœurs les plus acharnés à les atteindre L'expérience décevante des siècles passés, les désillusions et les déboires que l'on éprouve personnellement au cours de cette impuissante recherche d'un idéal terrestre, les malheurs même qui résultent de nos tentatives imprudentes, rien ne nous retient, rien ne nous corrige. Tout meurtri encore d'une chute, l'homme repart à travers les nuées pour chasser une nouvelle chimère. Il ne prend que rarement le loisir de penser aux conséquences des actes qu'il multiplie sans cesse. Il ne se demande presque jamais à quoi lui serviront, pour l'éternité, les démarches qu'il accomplit parce qu'elles lui plaisent. Voilà pourquoi les affaires du monde vont si mal : c'est que, suivant le mot de l'Ecriture, « personne ne réfléchit plus en son cœur. » (Is., LVII, 1).

Il y a une exception, cependant ; et elle est tout à fait importante. Parmi les mortels, on rencontre une catégorie d'hommes qui connaissent le terme où ils tendent et les moyens d'y parvenir, qui ne perdent jamais de vue leur point d'aboutissement et méditent sans cesse sur les moyens de l'atteindre, qui réfléchissent avant d'agir et ne se permettent une action que lorsqu'elle est bonne, profitable et sainte, qui épargnent le temps, comme l'un des dons les plus précieux que le Seigneur puisse nous faire, qui évitent avec soin les péchés et les occasions qui les font naître, qui savent s'élever plus haut que les affaires terrestres afin de prier l'Eternel et d'assurer leur destin.

Ces gens-là sont les véritables chrétiens, ceux qui ne considèrent pas leur religion comme une routine quelconque, mais qui s'en imprègnent, en nourrissent leurs âmes, y conforment rigoureusement leur vie. Ils sont doués par la grâce de Dieu d'une vertu de choix que l'on appelle la sagesse et que tout le monde leur envierait passionnément si quelqu'un, en dehors d'eux, pouvait comprendre combien cette qualité surnaturelle assure de sécurité ici-bas et de récompenses dans l'au-delà.

La sagesse est un des attributs de la divinité, car Dieu est lui-même la Sagesse vivante, parfaite et éternelle. Il ne saurait être question pour nul d'entre nous de la posséder dans la plénitude que

nous venons d'indiquer. Mais nous pouvons participer un peu, dans la mesure de notre faible puissance, à ce don d'en-haut que l'univers profane ignorera toujours. Le monde, en effet, a bien une sagesse à lui : il s'est formé des principes pour réussir, pour être heureux ; il a des secrets et des intrigues. Mais sa prudence est aussi fausse, aussi vaine, aussi trompeuse que lui-même. Gardons-nous bien de la confondre avec celle qui nous est imposée par le ciel et qui seule est clairvoyante et sublime. La sagesse de la terre ne nous conduirait qu'à la ruine, au désespoir, à la damnation, tandis que celle qui émane de Dieu nous amènera, si nous suivons ses préceptes, aux gloires sans fin du Paradis.

II

Cette belle vertu consiste principalement dans la faculté de juger clairement ce qui est bien et ce qui est mal. Elle suppose donc une certaine expérience, une grande rectitude de pensée et d'appréciation, et la connaissance exacte des commandements et des enseignements divins. Tout cela, d'ailleurs, n'en ferait qu'une qualité purement humaine, très appréciable sans doute, mais qui ne dépasserait pas le cadre de notre nature. Elle comporte donc quelque chose de plus, quelque chose d'essentiel qui l'érige en vertu spécifiquement surnaturelle ; et c'est cette grâce divine qui illumine notre jugement et fixe notre choix.

La sagesse a pour objectif de nous faire éviter les erreurs qui mènent souvent au péché. Dans la mesure où nous la possédons, elle nous fait comprendre ce que Dieu ordonne et nous indique les procédés qui nous permettront le mieux d'exécuter cette suprême volonté. Elle est donc, pour la conduite de notre vie, d'une importance capitale. Mais il faut bien reconnaître qu'elle est fort difficile à acquérir. Il y a cependant deux moyens, qui se complètent l'un l'autre, pour la développer en son âme.

Sur le premier, et le plus important, nous n'insisterons pas, parce que nous en avons déjà parlé à maintes reprises et qu'on le retrouve, comme une nécessité absolue, chaque fois que l'on veut se rapprocher du ciel. Il s'agit de la prière, des sacrements, des mortifications, des bonnes œuvres, qui nous obtiennent la faveur du Très-Haut et provoquent son apport dans cette magnifique dotation dont nous cherchons à enrichir notre esprit.

Mais le second procédé nous est plus personnel et forme notre contribution propre à l'œuvre ainsi entreprise. Le bon Dieu, pour nous secourir, exige d'abord que nous fassions nous-mêmes tout ce que nous pouvons. Et voici ce qui nous est possible dans l'acquisition de la sagesse. Nous voulons arriver à faire tout ce qu'il faut, comme il le faut et quand il le faut. Nous devrons donc, avant tout, bien nous pénétrer des règles établies et bien connaître les choses que Dieu ordonne, celles qu'il permet et celles qu'il défend. Nous n'arriverons à cela que par l'étude des raisons profondes de cet ordre harmonieusement équilibré qu'a établi la Providence. Quand nous aurons vu le motif, l'avantage individuel, social ou surnaturel de chaque disposition céleste, il nous sera infiniment plus facile d'y conformer dans chaque cas notre attitude.

Ceci n'est encore qu'un début. A cette connaissance théorique nous aurons à superposer une série d'habitudes prudentes qui assureront notre domination sur nous-mêmes et nous préserveront de beaucoup d'écueils. Accoutumons-nous donc à réfléchir avant d'entreprendre quoi que ce soit. Les décisions les moins importantes en apparence peuvent avoir des répercussions graves que l'on ne soupçonnait pas au premier abord. Essayons de prévoir les conséquences, possibles ou probables, de nos moindres gestes, et nous éviterons ainsi beaucoup de désagréments et d'échecs.

Sachons ensuite agir opportunément, en nous adaptant aux circonstances au milieu desquelles nous sommes placés. Telle chose, excellente en elle-même, peut être funeste à un moment donné : le zèle lui-même est quelquefois intempestif, et, s'il est pratiqué sans discernement, risque de produire des effets opposés à ceux que l'on se promettait. Par contre, telle manière de faire qui, en elle-même, paraîtrait plutôt médiocre ou vulgaire, est parfois la méthode la plus pratique d'atteindre à un bon résultat.

Le souvenir des épreuves par lesquelles nous sommes déjà passés nous fournira, à ce sujet, bien des lumières, car l'expérience est une maîtresse dont on ne doit jamais négliger les leçons. Ne nous bornons pas, d'ailleurs, à consulter notre expérience personnelle : ayons recours à celle des autres, demandons l'opinion des gens avisés ; sollicitons, sans vain amour-propre, les avis et surtout les critiques. Lorsque nous serons ainsi documentés, notre décision sera simple à prendre, surtout si nous savons obéir, non seulement aux ordres de nos chefs, mais aussi à ce que des personnes sensées nous auront indiqué pour notre bien.

III

Il n'est sans doute pas exagéré de dire que la sagesse est moins une vertu spéciale qu'un ensemble formé par beaucoup de vertus. Ne doit-elle pas, en effet, nous avertir de tous les dangers, s'opposer aux dérèglements les plus divers et nous inciter à cultiver dans notre âme les vertus les plus variées ? C'est ainsi qu'elle nous porte d'abord à rendre à Dieu les hommages dont il est digne ainsi que le culte que nous lui devons : elle voisine alors avec la piété. Elle nous dicte encore nos rapports avec toutes les créatures humaines, à commencer par nos parents et nos chefs qui méritent le respect, l'amour, l'obéissance, et en continuant par tous nos semblables dont nous sommes tenus de respecter la vie, les biens, la réputation. La sagesse nous engage alors à l'observance des quatrième, cinquième, septième et dixième préceptes du Décalogue.

En ce qui concerne plus spécialement notre

conduite privée, elle nous enseigne d'abord la loyauté et la franchise ; pénétrant jusqu'au fond de notre être, elle nous apprend à fuir les voluptés mauvaises, à surveiller non seulement nos actes extérieurs, nos discours et nos lectures, mais jusqu'à nos mauvais désirs inavoués et à nos pensées les plus secrètes ; c'est ainsi qu'elle fait fleurir en nous la céleste vertu de pureté. Il n'est pas un seul de nos actes surnaturels qui ne doive porter son empreinte. De même, chaque fois que nous dérogeons, en quelque point que ce soit, à la loi immuable de Dieu, non seulement nous commettons un acte de désobéissance, mais nous manquons aussi à la sagesse. Le vol comme le blasphème, la révolte comme le mensonge, l'immodestie comme l'impiété sont des fautes que l'on ne commettrait pas si l'on était assez chrétiennement sage pour en mesurer la malice et pour examiner les malheurs auxquels ces délits nous exposent. Ainsi de toutes les autres fautes, des plus légères aux plus graves.

Cela n'empêche pas, néanmoins, que certains défauts soient plus directement opposés à la vertu que nous étudions ce matin. La précipitation inconsidérée, par exemple, nous pousse plus d'une fois à commettre des sottises irréparables parce que nous avons manqué de réflexion et de prudence. Il faut dire la même chose de l'inconstance, qui neutralise trop souvent nos plus généreuses tentatives ; de la négligence, qui nous empêche de perfectionner nos bonnes œuvres ; de la dissipation, qui nous égare dans ses tourbillons frivoles et nous détourne de notre fin dernière ; de l'irréflexion, qui nous porte à juger les choses seulement d'après les fausses et périlleuses apparences d'ici-bas. A un point de vue un peu différent, un grand adversaire de la sagesse est l'esprit de ruse et d'astuce, qui, à force de prudence humaine, étouffe en nous la droiture sainte par laquelle nous plaisons à Dieu.

Veillons à ne jamais nous laisser entraîner par tant de tendances néfastes, dont nous portons tous les germes en nous, mais qui, si nous les laissions se développer dans notre cœur, nous ramèneraient au sein des foules inconsidérées qui ne songent point à leur immortel avenir. Que rien ne ternisse la candide simplicité de nos âmes illuminées par la grâce ; que rien ne puisse nous détourner de la voie où le ciel aime à nous voir marcher. C'est là le secret de la paix, comme celui de la sainteté.

POUR LA RENTRÉE DES ÉTUDIANTS

ÉTUDE ET PRIÈRE

Labora sicut bonus miles Christi.
Travaille comme un bon soldat du Christ Jésus. (II Tim., II,).

Mes chers amis,

Nous lisons dans la vie de S. Thomas d'Aquin que lorsqu'en 1237 il vint, à peine âgé de onze ans, étudier à l'Université de Naples, il réduisit tout son règlement de vie à ces deux points : *étude* et *prière*. Deux pratiques, deux devoirs auxquels le jeune comte d'Aquin se montra inviolablement fidèle pendant les six années que dura son séjour dans cette Université. Au dire des historiens, ce fut à son application à l'étude et à la prière que Thomas dut de conserver sans tache son innocence, au milieu de cette capitale où abondaient, comme autrefois à Carthage au temps de S Augustin, toutes sortes de scandales et de désordres.

C'est pourquoi, mes chers amis, j'ai résolu de vous parler aujourd'hui de ce double devoir de la prière et de l'étude qui s'impose à chacun de vous, et de chercher à vous faire sentir l'étroite solidarité qui existe entre ces deux tâches : solidarité si grande que je ne crains pas d'affirmer que vous ne serez des hommes d'étude qu'à la condition d'être aussi des hommes de prière.

I

Vous avez tous, mes chers amis, le devoir de vous appliquer sérieusement à l'étude, et je dis que vous le devez à vous-mêmes, à votre famille et à la Sainte Eglise dont vous êtes les fils : trois motifs que je vous prie de bien considérer.

Vous le devez d'abord à *vous-mêmes*. Par le fait de l'éducation que vous recevez, vous entrez dans ce qu'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes de la société. A vous par conséquent l'empire des esprits et des cœurs. Dans quel nombre, dans quelle proportion ces esprits et ces cœurs vous appartiendront-ils ? Dieu le sait. Mais qu'importe le nombre quand il s'agit d'âmes créées à l'image et à la ressemblance de Dieu, et quand il n'en est pas une pour laquelle Jésus Christ ne soit mort ? A vous d'être la loi vivante de plusieurs, d'un grand nombre de vos semblables. Ce que vous penserez, ils le penseront ; ce que vous voudrez, ils le voudront ; ce que vous aimerez, ils l'aimeront ; ce que vous serez, ils le seront. Si vous n'êtes pas conducteurs de quelques âmes à ce degré, vous aurez démérité, vous serez déchus de votre rôle, de votre vocation ; vous aurez donné moins que votre intelligence et votre éducation ne nous donnaient le droit d'espérer.

Ce rôle de conduire les âmes est magnifique, vous le comprenez sans peine, mais aussi comme il est plein de responsabilité ! Qui vous donnera de le remplir toujours à votre gloire et à celle de Dieu ? Evidemment une science suffisante. Or, il n'y a point de science sans étude, sans travail de l'esprit. Comme il n'y a pas de moisson sans fatigue, sans sueurs, ainsi n'y a-t-il point de fécondité, de richesse intellectuelle sans labeur de l'intelligence, sans fatigue de l'esprit. Et certes, si le laboureur a tant de peine à remplir ses greniers, le savant n'en éprouve pas un moindre à enrichir son esprit des trésors de la science. Le P. Lacordaire disait un jour à quelqu'un qui lui demandait si la préparation de ses conférences lui coûtait : « Mon ami, j'aimerais mieux casser des pierres sur un grand chemin que de subir, une heure durant, l'enfantement de ma pensée. »

L'étude donc, quelque pénible qu'elle soit, s'impose à vous comme un devoir. Votre rôle à venir dans la société vous fait de l'étude une nécessité. Puisqu'il en est ainsi, donnez-lui le meilleur de votre temps et les forces vives de votre intelligence. Donnez-lui le meilleur de votre temps : par conséquent, sevrez-vous des lectures inutiles, dangereuses ; n'accordez aux conversations, aux promenades, aux recherches nécessaires, que le temps raisonnable et dont vous n'ayez jamais à déplorer la perte, à répondre devant Dieu. Vos heures les plus recueillies et par là même les plus fécondes, donnez-les à la préparation de vos cours, et cela avec ardeur, avec constance. Soyez vigilants pour prévenir, pour éloigner toute cause de dissipation. Et sous ce rapport, que d'abus règnent autour de nous ! Que de jeunes gens renvoient aux derniers mois de l'année la préparation de leurs examens et se mettent dans l'impossibilité d'approfondir et de s'assimiler les matières qu'ils étudient ! Quels bons résultats peut-on se promettre d'une étude si précipitée ? Donnez donc à l'étude le meilleur de votre temps.

Donnez-lui encore les forces vives de vos intelligences, c'est-à-dire n'arrivez pas sur vos livres avec des esprits dissipés. Le travail de la pensée réclame du recueillement ; le bruit, le tumulte le rendent à peu près impossible. Si vous êtes désireux d'arriver à cette solitude de l'âme qui facilite son essor vers les considérations scientifiques, gardez-vous de vouloir tout entendre, tout connaître, de remplir votre intérieur de toutes les nouvelles du monde. En agissant autrement, vous n'apporteriez à l'étude que des esprits énervés et sans vigueur ; vos efforts vous fatigueraient sans profit, et c'est en vain que vous chercheriez à captiver votre âme : elle s'envolerait sans cesse vers les objets inutiles ou dangereux dont vous l'auriez remplie.

Vous devez être des hommes d'étude à cause de vos *familles*. Je n'insisterai pas sur ce point. Votre intérêt personnel, voilà certes un puissant motif de ne pas céder à ce mal de la paresse dont nous souffrons tous. Mais, mes chers amis, ce n'est pas vous seulement, c'est votre famille, sa prospérité, son avenir qui est en jeu ici et qui réclame impérieusement votre application à l'étude. Avez-vous une position sociale à conquérir ? Vous savez si, au temps où nous vivons, on se presse autour des places qui donnent l'aisance et la considération. Vous savez combien, pour arriver, vous aurez besoin d'un mérite personnel surabondant pour compenser les inégalités de lutte où la divine Providence vous a placés. On dit que le monde est aux plus forts ; on peut dire aussi que le succès est aux plus intelligents : aux plus studieux, par conséquent.

Avez-vous, en arrivant dans ce monde, trouvé une situation toute faite ? N'oubliez pas que dans ce cas vous avez la tâche bien difficile de la conserver. N'oubliez pas qu'ayant reçu de Dieu davantage, il est en droit d'exiger de vous de plus grands services à la bonne cause. Je sais que le reproche fait aux classes riches d'être des classes oiseuses, inutiles, tombe le plus souvent à faux ; mais enfin il n'en est pas moins vrai que ces classes nous donnent parfois le spectacle de scandales, de hontes où sombrent la gloire et la fortune des plus grands noms. Et si vous voulez savoir la raison de ces chutes lamentables, presque toujours vous la trouverez dans des habitudes de paresse et d'oisiveté qui ont donné naissance aux vices, principes de toutes ces ruines.

Enfin, vous devez être des hommes d'étude à cause de l'*Eglise*, dont vous êtes les soldats. Je sais bien que dans cette foule qui fait la guerre à l'Eglise, il y a les chefs, les meneurs, c'est-à-dire ceux qui font le mal pour le mal, et en parfaite connaissance de cause. Ils font la guerre à l'Eglise avec passion, avec une haine satanique. Mais il y a aussi la foule abusée et sans laquelle ces apôtres de désordre et d'impiété ne seraient rien. Il y a cette foule qui leur donne le nombre et la force, qui les écoute, qui les suit, sans se douter peut-être du but où on la conduit et les abominables choses qu'on veut accomplir par ses mains. Cette foule, il faut la tromper, l'aveugler pour la conduire ; c'est pourquoi on lui dit que la doctrine catholique est l'antipode de la science, du progrès ; et elle le croit. Elle croit que la moralité n'a que faire du christianisme, qu'on peut être parfait honnête homme sans recourir à l'Evangile et aux sacrements. Et tout ce qu'une presse impie déverse de calomnies sur le clergé, la foule le croit...

Qui donc, je vous le demande, disputera les pauvres âmes à ces apôtres du mensonge ? Le prêtre, me direz-vous ? Sans doute, c'est là son office, son rôle. Mais vous oubliez que, dans beaucoup de cas, le prêtre n'a pas accès auprès de ces âmes ; par conséquent c'est à vous de suppléer à son impuissance, à vous, contre qui ces âmes n'ont ni préjugés ni antipathie, de vous approcher d'elles, de redresser leurs faux jugements, de faire tomber leurs préventions. Et si vous ne faites pas cette œuvre de salut et d'illumination, elles risquent d'être à jamais perdues pour Dieu et pour l'Eglise.

Or si l'instruction, si la science vous fait défaut, si vous ignorez les objections que l'on fait à la Révélation au nom de l'histoire, de la science, des lettres et des arts, si vous ignorez les réponses que la doctrine catholique oppose à ces objections, non seulement vous ne réussirez pas dans ce redressement si nécessaire des idées et jugements, mais vous n'aurez pas même le courage de l'entreprendre.

Il faut donc que vous soyez des hommes d'étude. Votre intérêt, l'intérêt de vos familles, celui, plus grand encore, de l'Eglise vous en font un devoir rigoureux.

Je vous en conjure, mes chers amis, étudiez avec ardeur, pour mériter d'être plus tard des hommes influents, des hommes utiles à la cause

du bien. Nous sommes tous les auxiliaires de Dieu, et vous pouvez l être à un degré qu'il semble difficile d'exagérer.

II

Mais pas d'illusions, je vous prie. Ce grand devoir du travail intellectuel, vous ne l'accomplirez pas si au préalable vous ne remplissez un autre devoir : celui de la prière. Et c'est avec une conviction absolue que je vous l'affirme : vous ne serez des hommes d'étude qu'à la condition d'être des hommes de prière. Ces deux devoirs sont liés par la plus étroite solidarité.

Avez vous remarqué pourquoi les hommes d'étude sont si rares ? et ils le sont plus que vous ne le pensez peut être. C'est parce que les hommes de prière sont si clairsemés. Sans doute, l'intérêt, qu'il s'appelle la gloire ou la fortune, peut, dans certaines circonstances, pousser l'homme au travail. Mais outre qu'il ne durera pas toute la vie, ce mobile est bien fragile et les savants que nous devrons à l'amour de la gloire ou du lucre seront toujours peu nombreux. C'est parce que la prière est le levier de la science que l'Eglise catholique est la société savante par excellence, comme elle est la société priante et sainte par excellence. Et en dehors même de toute expérience, un regard suffit pour entendre pleinement cette vérité.

Si vous ne priez pas — et par prière j'entends à cette heure le fidèle accomplissement de tous vos devoirs envers Dieu — vous n'étudierez pas. Si Jésus Christ n'est pas votre ami, votre maître, c'est donc l'esprit du mal qui le sera : il n'y a que ces deux maîtres au monde. Si vous vivez loin de Jésus-Christ, loin de son Evangile, par la pensée, par le cœur, par toute la pratique de votre vie, vous vivrez donc de passions. Et de quelles passions vivrez vous ? De celles qui sont le plus diamétralement opposées au travail de la pensée. Vous irez à l'impureté, à la gourmandise et à tous les excès qui en sont la conséquence. Toute votre vie passera dans les sens ; vous ne vivrez plus que de sensations. Et non seulement vous perdrez votre temps sous l'empire des passions, ce temps si précieux que vous ne retrouverez plus, mais elles vous éloigneront, elles vous dégoûteront à tel point de toute application intellectuelle que le retour des heures d'étude, que la vue de vos livres vous causera un tourment intérieur auquel vous vous arracherez en vous plongeant dans la plus coupable oisiveté. Ce n'est pas de la fiction, mais de l'histoire, que je fais ; et si parmi vous il s'en trouvait un seul qui, par l'oubli de Dieu et de la prière, fût arrivé à l'oubli de sa dignité humaine et chrétienne, à l'oubli de lui-même, celui-là sait parfaitement que je dis vrai.

Car, mes chers amis, ne vous y trompez pas ; vous êtes jeunes, et malgré toutes les habitudes de religion que vous avez prises dans une première éducation chrétienne et au sein d'une famille où la foi et la vertu sont héréditaires, le vieil homme vit toujours en vous. Vous portez en vous des instincts mauvais, des convoitises honteuses, des passions endormies qui n'attendent, pour se réveiller, qu'un choc, que le premier contact avec le monde. Le monde, en effet, est autour de vous, cherchant à vous attirer dans ses pièges, plein d'illusions et de caresses pour ce ferment de mal que nous portons dans notre humanité déchue et viciée.

Or qui vous donnera d'être forts contre le monde, contre vos passions ? Ce sont la prière et les sacrements. Si vous n'êtes pas des hommes de prière, vos ennemis seront bientôt les maîtres. Le sentiment de ce que vous devez à vous-mêmes, à vos parents et à l'Eglise s'affaiblira, la paresse vous envahira, votre vie ne sera plus qu'un gaspillage du temps, et vous expérimenterez que le dégoût et l'éloignement de Dieu vous ont conduits fatalement au dégoût et à l'éloignement de l'étude.

* *

S. Grégoire et S. Basile, à Athènes, ne connaissaient que deux chemins : celui de l'église et celui de l'école. De même, à Naples, S Thomas, notre protecteur et notre modèle, ne connaissait que les églises et les auditoires où ses illustres professeurs donnaient leurs leçons. C'est grâce à cette fuite du monde qu'il put vivre six ans à Naples, sans participer aucunement à la corruption qui régnait dans cette capitale, corruption si grande que les contemporains nous apprennent qu'elle ressemblait à un paradis habité par des démons.

Ce paradis et ces démons, on peut les rencontrer partout. Contre leurs séductions et leurs pièges, employez l'arme de la prière, qui seule vous rendra victorieux de vos passions. Et vos passions étant domptées et subjuguées, la vie d'étude vous sera agréable et facile.

C'est ce que je demande pour vous à Notre-Seigneur, en le priant de bénir cette année scolaire. Ainsi soit-il.

POUR L'ÉRECTION D'UNE CONFRÉRIE DU ROSAIRE

LA DÉVOTION AU SAINT ROSAIRE

Mes frères,

En parlant de la souveraine efficacité de ses divines paroles, le Sauveur du monde disait : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Dans une certaine mesure, Marie peut dire la même chose de ses paroles à elle. Toutes les assurances que la Mère de Jésus nous a données voient tôt ou tard arriver l'heure de leur parfait accomplissement. Ainsi quand dans le cantique de sa reconnaissance et de son humilité Marie s'écriait : *Beatam me dicent...*, c'était comme une annonce de l'avenir. Jamais parole ne fut plus vraie, et nous sommes témoins de la vérité de cette prophétie. Et aujourd'hui c'est vous ici qui vérifiez cette assurance de la Reine du ciel. Après tant d'autres, votre génération vient proclamer Marie bienheureuse, en érigeant dans votre paroisse la confrérie du Rosaire.

Et de fait, pourquoi Marie doit-elle être proclamée bienheureuse par toutes les générations, sinon parce qu'elle est accomplie en grâce, parce que Jésus est le fruit de ses entrailles, parce qu'elle est bénie entre toutes les femmes ?

Or, c'est là toute la confrérie du Rosaire, son but, sa raison d'être. Une confrérie du Rosaire a pour mission de rappeler à Marie sa Maternité divine, la plénitude de sa grâce, de lui parler du fruit béni de ses entrailles, de le chanter nuit et jour, de le chanter en chœur et d'une voix pure.

Disons donc aujourd'hui comment une érection de confrérie du Rosaire est 1° une œuvre éminemment *catholique ;* — 2° une œuvre éminemment *utile* et *opportune ;* — 3° une œuvre éminemment *bénie de Dieu.*

I

Voyez d'abord comment le Rosaire nous fait prier avec ceux du ciel et ceux de la terre. « Je vous salue, Marie, » c'est là le salut qu'adresse à Marie le ciel tout entier, le cri d'admiration et d'amour que répètent à l'envi les innombrables phalanges des esprits célestes, à la vue de leur Souveraine. Dans ces paroles, il y a tout : il y a leur joie, leur amour, leur enthousiasme, leur adoration. Aussi cette formule, les anges ne l'ont pas tirée de leur propre fond ; c'est au sein même de l'ineffable Trinité qu'ils l'ont apprise ; et en saluant Marie pleine de grâce, temple de Dieu, bénie par-dessus toutes les femmes, les anges font écho à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le St-Esprit. C'est aussi tout l'Ancien Testament qui, par la bouche de sainte Elisabeth, célèbre Marie, reconnaissant en elle cette nouvelle Eve dont l'attente avait fait sa consolation et sa vie.

Non seulement le Rosaire nous fait prier avec le ciel, avec les temps passés ; il nous fait prier aussi avec toute l'Eglise militante. C'est là notre prière à nous tous, enfants d'Adam, à nous dont la chute et le péché ont fait l'exaltation et la gloire de Marie, à nous qui aimons à proclamer la Maternité divine de Marie, parce qu'elle nous donne la mesure de toutes les grâces qu'elle a reçues.

Après nous avoir fait prier avec le ciel, avec les justes de la Loi ancienne, avec tous les justes de la Loi nouvelle, le Rosaire nous fait prier encore avec tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus saint ici-bas : il nous fait prier avec les saints Pontifes, avec les vieillards vénérables, avec les Conciles œcuméniques : car c'est au Concile de Nicée, en 325, que la foi des Pères improvisa la doxologie qui termine chaque dizaine, pour venger l'honneur des trois Personnes divines.

Ce n'est pas encore tout. C'est non seulement avec le ciel, avec la terre, c'est avec le Roi des élus, avec Jésus, avec Dieu. Il associe nos pensées et nos sentiments aux pensées et aux sentiments du Fils de Dieu dans l'admirable Oraison dominicale.

Voilà comment le Rosaire nous fait prier catholiquement.

Il le fait encore d'une autre manière et à un autre point de vue. Les autres pieuses associations et confréries s'adressent en général à certaines catégories de chrétiens ; ces confréries répondent à des besoins spéciaux et se proposent des buts différents, et sont par là même uniquement composées de différentes classes de catholiques. La confrérie du Rosaire, au contraire, va à tous les fidèles, à toutes les âmes, à toutes les situations de la vie. Et cela pour la raison bien simple qu'en tout état ou condition chacun a le besoin, le devoir de connaître, d'étudier Jésus, d'aller à Jésus par Marie, de nourrir sa foi et de croître dans l'amour du divin Sauveur. Le Rosaire est donc catholique par son organisation.

II

S. Paul, passant dans les rues d'Athènes fit la rencontre d'un temple dédié au Dieu inconnu. Même après vingt siècles de christianisme, le cas des habitants d'Athènes est celui d'un très grand nombre de chrétiens. Jésus-Christ est encore le Dieu inconnu, le Dieu oublié. On ne l'étudie pas, on ne le connaît pas. Le mystère du Christ, pour un très grand nombre, reste un livre fermé ; et c'est cette ignorance plus ou moins volontaire du mystère du Christ qui est pour beaucoup le point de départ des désordres qui déshonorent leur vie et perdent leur éternité. Que servirait à un homme d'avoir possédé sous sa main les livres les plus doctes, les collections les plus riches, s'il ne les lisait pas ? Il ne suffit pas de posséder des livres où toute science est enseignée ; il faut les lire, il faut les étudier, les méditer, s'en nourrir, si l'on veut devenir savant. De même, que servirait à l'homme le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption et de tout ce qui s'y rattache, si ce grand mystère demeure pour lui parole incomprise et livre fermé ?

Pour le chrétien, il est un livre qui remplace tous les autres, qui renferme toute science, qui enseigne toute vertu. Ce livre, c'est Jésus. Seulement ce livre unique et sublime court le risque, comme tant d'autres, de rester fermé et scellé. C'est là un fait malheureux pour un très grand nombre Les causes de cette ignorance de l'Evangile, de ses doctrines, de ses exemples, de son but et de ses moyens, sont multiples ; mais le fait n'en est pas moins certain ni moins déplorable.

Or le grand service du Rosaire aux hommes, c'est d'ouvrir devant leurs yeux le livre du mystère de Jésus-Christ et d'empêcher que ce livre reste fermé pour eux

De quoi donc nous parle-t-il ? De Jésus, de ses mystères, de sa vie, de sa mort, de son triomphe, de son règne éternel. Il ouvre peu à peu nos esprits à leur intelligence ; il fait plus : par le goût qu'il nous donne pour ces mystères, il accomplit le désir et la parole de S. Paul, formant Jésus en nous, faisant du chrétien un autre Christ, par son imitation.

Voilà le grand service du Rosaire : il nous élève à la connaissance de Jésus-Christ, il nous communique cette connaissance si nécessaire ; il nous est utile surtout si nous sommes déshérités de loisirs et de fortune et qu'il nous faille un livre, un

maître qui nous parle de Jésus et de ses bienfaits, de ses promesses et de ses menaces, de l'unique nécessaire, à toutes les heures du jour et de la nuit.

L'érection d'une confrérie du Rosaire est donc une œuvre éminemment utile, opportune, pour rendre aux hommes ce service capital de leur faire comprendre que l'oubli ou la méconnaissance de Jésus Christ est le plus grand mal dont ils soient menacés.

III

Il n'est pas rare d'entendre des chrétiens, surtout parmi ceux dont le christianisme a subi l'influence de certains préjugés de l'hérésie, qui nous disent : Pourquoi passer par Marie pour aller à Dieu ? Notre-Seigneur n'est-il plus le seul et unique médiateur entre Dieu et les hommes ? Le recours à Marie n'est-il pas contraire à l'Evangile ? Ne porte t il pas atteinte au culte qui est dû à notre divin Sauveur, à l'exclusion de tout autre ? Pourquoi, entre Dieu et nous, ce nouvel intermédiaire ? Et tout ce que l'on donne à Marie n'est-il pas perdu pour son divin Fils ?

La réponse est facile et sans réplique. Nous demanderons à notre tour : Pourquoi Dieu passe t-il par Marie pour se donner à nous ? N'était-il pas facile à Dieu de supprimer le rôle que partout, dans l'Evangile, nous le voyons donner à Marie ? Cependant Dieu n'en a rien fait ; et s'il est dans l'Evangile un fait éclatant, c'est indubitablement celui qui nous montre Marie médiatrice entre l'homme et Jésus. Dès lors, si nous passons par Marie pour aller à Jésus et à Dieu, c'est parce que Dieu pour venir à nous passe par elle. Nous remontons vers Jésus par la même voie qui lui sert pour venir jusqu'à nous. Ce que nous pratiquons, c'est la volonté de Dieu même, c'est Dieu qui nous l'enseigne. Il ne nous appartient pas de changer l'économie de la grâce surnaturelle et les règles de sa dispensation. Dieu est maître absolu de ses fins et de ses moyens. Or c'est parce que le Rosaire tient compte de cette loi du monde surnaturel, parce qu'il respecte cette volonté divine, qui est que nous passions par Marie pour aller à Jésus, qu'il est une dévotion singulièrement bénie de Dieu.

Je ne vous parlerai pas des indulgences si considérables accordées par les Papes à cette dévotion, des fruits de salut et de sanctification obtenus par le Rosaire. Soit pour la propagation de la foi, soit pour sa défense, il a rendu des services précieux. A Lépante et à Vienne, c'est par lui que la civilisation chrétienne a triomphé de la barbarie musulmane. Si de notre temps où l'hérésie est totale, où les négations sont plus radicales, si de nos jours où nous assistons à la négation du surnaturel, par conséquent à celle de l'Incarnation et de la Maternité divine, à la négation du mariage et de la famille, à la négation de la justice et de la propriété, c'est-à dire à la négation de tout ordre surnaturel et religieux, si, à cette heure de lutte suprême, on entend triompher toutes ces hérésies coalisées, ce qui est hors de doute, puisque c'est toutes les hérésies que Marie doit broyer sous ses pieds, c'est qu'elle veut à l'aide du Rosaire obtenir cette victoire et nous accorder cette nouvelle et plus grande bénédiction. S'il en était autrement, pourquoi Marie, dans ses apparitions de La Salette et de Lourdes, s'est-elle toujours montrée armée du Rosaire ? Pourquoi en a-t-elle recommandé si instamment la pratique ? Dans l'avenir comme dans le passé, le Rosaire est l'instrument préféré des triomphes de Marie et le canal de ses bénédictions pour nous.

Les mystères du Rosaire sont tout pleins de cet enseignement de la médiation de Marie. Dans les mystères joyeux nous n'arrivons à Jésus que par Marie. Dans les mystères douloureux, le corps sacré de Jésus qui est broyé, c'est celui que Marie lui a donné. Et Marie est encore partout dans les mystères glorieux, intimement unie à Jésus.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

LA CHARITÉ QUE DOIT AVOIR LA RELIGIEUSE

Ma Sœur,

Nous lisons dans le Saint Evangile qu'un jeune homme ayant témoigné au divin Maître quelque désir d'une perfection plus haute, le Sauveur lui répondit : « Si tu prétends à la perfection, une chose te manque encore : Va, vends tous les biens que tu possèdes et donnes en le prix aux pauvres. Tu auras ainsi un trésor au ciel. Viens ensuite et suis-moi » ; c'est-à-dire : A la pratique des préceptes ajoute celle des conseils évangéliques ; et, de l'état chrétien ordinaire, passe à l'état religieux.

I

Ces paroles du divin Maître nous montrent, à la dernière évidence, qu'il y a comme deux cours à l'école de l'Evangile : le cours des préceptes et celui des conseils. Ce dernier est indubitablement le cours supérieur que vous avez, ma Sœur, la résolution de suivre tous les jours de votre vie. Noble prétention qui est toute la raison de votre présence dans cette maison religieuse et de la cérémonie qui va se dérouler sous nos yeux. Et ce désir, c'est le Christ Jésus, c'est Dieu lui-même qui vous l'a mis au cœur : « *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* »

Pour donner suite à ce grand dessein, à cette noble résolution, vous allez, plus généreuse que le jeune homme de l'Evangile, promettre à Dieu de garder inviolablement, et tous les jours de votre vie, les trois conseils évangéliques de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance ; et vous allez placer cette résolution sous la garde de trois vœux, qui seront désormais pour vous autant de lois sacrées que vous observerez avec la plus inviolable fidélité. Vous l'avez entendu de la bouche même du Sauveur, telle est la première démarche qui s'impose à quiconque prétend à la perfection la plus haute : « Va, vends tous les biens que tu possèdes et suis-moi. »

Mais, ma Sœur, ces dépouillements, ces conseils évangéliques et la promesse que vous allez en faire à Dieu, est-ce un but pour vous ou seulement un simple moyen ? Cette promesse de vous renoncer complètement, de mourir entièrement à vous-même, est-ce la fin suprême de votre consécration à Jésus-Christ, de la profession que vous allez faire ? Non, assurément ; car la mort pour elle-même n'est pas dans l'Evangile de notre divin Maître. Si le chrétien, et à plus forte raison le religieux, meurt, ce n'est que pour vivre. Il n'accepte la mort à la nature viciée, pervertie, désordonnée, que pour arriver plus sûrement à la vie de la grâce, à la vie divine. « *Non moriar, sed vivam.* » Voilà votre but. En entrant à l'école supérieure des conseils de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ce que vous voulez par-dessus tout, c'est conquérir une perfection, un amour de Dieu plus qu'ordinaire, c'est, en un mot, arriver à toute la splendeur de la vie surnaturelle.

Cela étant, il y a nécessité pour vous de bien savoir au juste en quoi consiste cette charité meilleure qui va être l'aspiration incessante de toute votre vie. La question est pour vous d'une importance capitale, car faute de cette connaissance, votre vie tout entière risquerait de se consumer dans le vide et vos efforts resteraient stériles. L'amour de Dieu, voilà, d'après S. Paul, l'essence de la vie chrétienne, la vertu qui donne aux autres leur prix et sans laquelle celles-ci n'ont aucune valeur. C'est la perle dont l'acquisition vaut tous les sacrifices. Il importe donc d'en avoir de claires notions.

II

La charité supérieure, ou non commune, pour parler comme S. Thomas, qui est le but de la vie religieuse, doit posséder trois caractères. Elle doit être, en premier lieu, plus ardente, plus enflammée, plus consumante, que celle des simples chrétiens qui vivent dans le monde. Cela ne va-t-il pas de soi, puisque la charité du cloître n'admet plus aucun partage du cœur ? Reposant sur une mort à vous-même plus complète, tout ce que vous refusez à l'égoïsme ne doit-il pas profiter à l'amour de Dieu et de vos semblables ? Ne vous recherchant plus vous-même dans vos actes, ces actes ne doivent-ils pas s'envoler plus énergiques vers Dieu et le prochain ? Fermé du côté de la terre, cet encensoir d'or qu'est votre cœur d'épouse de Jésus doit exhaler tous ses parfums vers le ciel où Dieu habite. Et vos actes, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs, emporteront votre âme tout entière vers les régions célestes, sans toutefois arriver jamais à cette continuité d'amour qui est le partage exclusif de ceux qui voient Dieu face à face et le contemplent sans voile d'aucune sorte.

En second lieu, votre charité devra être plus pure, plus sainte, plus immaculée que la charité des chrétiens ordinaires. Il le faut bien, puisque votre amour de Dieu sera dans votre âme comme un or sans alliage. Par le fait de votre profession, vous allez vous interdire tout partage du cœur. Vous n'aurez donc pas le devoir d'aimer un époux terrestre, puisque vous allez renoncer à la liberté d'en accepter aucun. L'époux de votre choix, c'est le Christ Jésus lui-même, qui vous répétera sans cesse ces paroles qui nous découvrent une béatitude si haute et si peu comprise : « *Beati mundo corde.* Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Par le fait de votre profession, vous n'aurez plus le devoir d'aimer une famille, née de votre chair et de votre sang, laquelle indubitablement eût absorbé une large part de vos forces et de votre temps. Votre cœur ne connaîtra point ces entraves, ces partages ; il s'envolera tout entier vers son Créateur. Ah ! sans aucun doute, derrière vos grilles, vous aimerez toujours vos parents, vos amis, vos bienfaiteurs ; vous les aimerez, je l'affirme sans ambages, mieux et plus que jamais, parce que vous les aimerez en Dieu et pour Dieu. Et les aimant ainsi, cette affection, loin d'être un obstacle, sera un stimulant pour l'amour divin, richesse toujours grandissante de votre âme. Les couvents sont comme des berceaux où vivent et se perfectionnent les plus nobles sentiments du cœur, donc aussi ceux de la reconnaissance et de la fidélité aux affections légitimes et voulues de Dieu.

En troisième lieu, votre charité, plus ardente et plus pure, devra encore être plus ferme, plus inviolable. Elle le sera sans peine, puisque les grands abandons, les renoncements que vous allez accomplir, renoncement aux possessions de la terre, renoncement aux jouissances permises et légitimes de la famille, renoncement à la direction de votre vie et à votre indépendance personnelle, tout cela va vous délivrer d'autant d'ennemis dangereux, tandis que votre vocation vous assure et vous apporte des grâces plus abondantes. Le simple chrétien peut jouir, sans faute aucune, de tous ces biens terrestres auxquels vous renoncez ; on ne peut le nier. Mais on ne peut nier non plus que cette jouissance constitue un véritable danger pour l'âme qui s'y abandonne. Tout le monde doit reconnaître que l'usage de ces biens facultatifs confine à l'abus que l'on en peut faire. Or ce danger — et il est considérable — n'existe pas pour la religieuse, n'existera pas pour votre vertu, ma Sœur. D'un coup vous aurez éloigné tous ces écueils possibles de la vertu ; et si l'ennemi du salut se permettait des retours offensifs de ce côté, ce qui est toujours possible, ses attaques seraient, par la nature même des choses, moins à craindre pour vous que pour ceux qui, appelés à une vocation moins élevée, n'ont pas eu la grâce de faire le sacrifice complet, la grâce de donner à leur amour pour Dieu la fermeté qui sera la marque, la caractéristique et la gloire du vôtre.

Voilà, ma Sœur, la charité à laquelle votre sainte vocation vous convie : la charité, but de toute vie religieuse. Elle est, vous le voyez, plus parfaite que celle qu'on pratique en général dans le monde. C'est le Docteur angélique qui nous l'affirme. Les trois caractères qui la distinguent le prouvent surabondamment.

Que ce soit donc votre consolation, votre mérite et votre bonheur un jour, devant Dieu, d'avoir réalisé cette belle vertu. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXXI

LA COURONNE DU CIEL

Le ciel est une couronne, une récompense ; mais pour être couronné au ciel, il faut avoir vaillamment combattu.

I

La lutte est la condition de notre existence, plus encore, la condition de la vie chrétienne. A chaque page de l'Evangile, le sacrifice et l'abnégation nous sont expressément recommandés. Ne pas lutter, céder aux séductions du mal et à l'entraînement du monde, c'est cesser d'être chrétien. Nous devons briser nos raideurs naturelles, les aspérités de notre caractère, nos tendances d'amour-propre et d'égoïsme, comme on brise les fragments qui entourent l'or. Nous saurons discerner tout ce qu'il y a en nous de bon pour en remercier Dieu et tout ce qu'il y a d'imperfections et de misères pour nous en humilier.

La lutte est de tous les âges comme de toutes les situations. Nous sommes, en effet, en présence d'ennemis qui ne désarment pas : le démon qui nous guette continuellement, les pécheurs avec leurs exemples, les inclinations funestes d'un cœur qui nous porte au mal, tant d'objets extérieurs qui nous éblouissent par leurs attraits, une foule d'appétits qui s'agitent en nous et se débattent contre la loi de Dieu, enfin tous nos égoïsmes et toutes nos lâchetés.

La lutte, elle est dans notre devoir journalier. Et pour embellir notre couronne que d'occasions ! Assiduité à la prière, respect des parents, support mutuel, travail, continuels soucis, les responsabilités qui s'attachent à notre effort et l'ensemble de nos bonnes œuvres, enfin le tissu même dont notre vie est faite : tous ces devoirs, par les sacrifices qu'ils imposent et qui reviennent à chaque heure, sont autant de sources de mérites. C'est à ce prix que le ciel se gagne.

Dans cette lutte, nous nous heurterons à plus d'une difficulté et nous subirons plus d'un mécompte. Pour en triompher, il importe de régler son imagination, son caractère, sa volonté propre. Souvent cette humble prière reviendra sur nos lèvres : « Mon Dieu, aidez moi ! O Marie, ma bonne Mère, venez à mon secours ! » Mais ici, dans ce combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes, il faut surtout recourir à la communion fréquente.

Une jeune fille qui communie souvent a toutes les protections. Elle marche avec fermeté dans la ligne du bien, de la vertu, du devoir qu'elle s'est tracée. La vie a beau se montrer sous des images brillantes et captivantes, les dangers qui l'environnent n'ont plus rien de redoutable.

II

Un esprit profane, superficiel, s'imagine facilement que les saints ont vécu dans un monde particulier, au-dessus de nous, entre ciel et terre. C'est une erreur profonde. Les saints ont connu comme nous les heures difficiles. Vous imiterez les saints. Au lieu de vous laisser éblouir par ce qui passe en détachant de votre vie ses plus belles années pour les jeter au monde, vous gagnerez le ciel, à leur exemple, par la pureté habituelle de vos cœurs, par une humilité silencieuse, par les larmes de la pénitence.

Travailler pour obtenir la couronne éternelle : que ce soit là votre première préoccupation. Quand on agit de la sorte en faisant de toutes ses œuvres ici-bas des œuvres saintes et en laissant derrière soi un beau sillon d'actes méritoires, il est doux de mourir : la pensée que l'on va recevoir une récompense méritée par la fidélité de sa vie, à l'imitation de la Reine des Saints, est si consolante ! Notre-Seigneur, en couronnant la Sainte Vierge au ciel et en la plaçant près de son trône, n'a eu besoin que d'être juste ; car elle avait toujours accompli son devoir et accepté ses épreuves avec une perfection grandissante. Souvenons-nous de même que « ceux qui sèment dans la tristesse moissonnent dans la joie. » Si les larmes étaient un remède à nos maux, si celui qui pleure devait cesser de souffrir, nous achèterions des larmes à prix d'or. Mais elles revêtent une toute autre valeur. Les larmes n'ont-elles pas été proclamées bienheureuses par Jésus lui-même, et ce moment d'épreuve qui s'appelle la vie ne doit il pas avoir pour compensation et pour couronne la félicité éternelle des élus ?

Ah ! que le ciel est digne de tous nos efforts, de tous nos désirs ! Cette vision de Dieu face à face, cette gloire et cette joie sans fin, ce merveilleux ravissement du cœur et de la volonté, cette extase de toutes nos facultés agrandies, cette récompense, en un mot, promise aux élus, surpassent infiniment toutes les attentes, toutes les capacités de notre nature... Ces ineffables promesses, lorsque nous les considérons à la lumière de la foi, nous font entendre un chant qui nous ravit et nous enthousiasme, parce qu'il nous fait saisir à quel point Dieu nous aime et nous demande de l'aimer en retour. O cité de bonheur ! Beau ciel ! quelle douce pensée de savoir que vous serez un jour notre partage !

* *

Une vie dont tous les actes tendent au triomphe du bien est très noble, très méritoire ; et avec un peu de courage on peut y arriver. Imitons sainte Thérèse, qui, à chaque heure écoulée, se disait : « C'est une heure de plus qui me rapproche du ciel. » Encore faut-il que dans cette traversée de la vie, pour en éviter les écueils, Dieu soit avec nous. Pour cela, faisons nôtre la prière que les pauvres pêcheurs des côtes de Bretagne ont cou-